

d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfants, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable et de commode ; leur sincérité, leur modestie, leur désintéressement, leur fidélité, leur discrétion, mais surtout leur piété, qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entre eux a quelque chose de choquant, dites : « La piété ne donne point ces défauts-là ; quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit.

Quoique vous vieilliez sur vous-même pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous ; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint Augustin nous apprend qu'il avait remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire, c'est de connaître vous-même vos défauts aussi bien que l'enfant les connaît, et de vous en faire avertir par des amis sincères.

FENELON.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

L'HOMME.

L'eroi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble et regarde les cieux ;
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ces feux
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
Le trahison que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur ;
Le mépris y résida, ainsi que la candeur ;
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte et la pâlour, sa compagne ordinaire,
Qui, dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix, appelle du secours,

A me servir aussi cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée ;
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.

Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre,
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre,
La ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir ;
Mon âme les envoie, et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous ?

Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agit mon cœur,
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur :
Il vient me réchauffer par sa rapide course ;
Plus tranquille et plus froid, il remonte à sa source,
Et toujours s'épuisant se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculait, d'opposer leur barrière.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois ?
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connais à peine ; une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnaissons l'auteur :
Fut-il jamais de lois sans un législateur ?

LOUIS RACINE.

Exercices de Grammaire.

Sur l'Indicatif des Quatre Conjugaisons.

Nécessité d'un état.—Qu'il doit vous être utile et même agréable, et cependant qu'il vous semble pénible, mes amis, ce temps où, pendant deux ou trois ans, vous appartenez, pour ainsi dire, corps et âme à votre patron, qui vous apprend son état ! Quand j'aurai-je de ma liberté ? dites-vous à tout instant du jour. Quand le ciel me permettra-t-il de quitter cet homme qui exige tant de moi, qui veut à peine que je me repose ? Je me lève avant que le jour commence à poindre, je me mets au travail avant que mon corps ait pris la moindre nourriture ; je remplis les fonctions les plus pénibles ; je travaille sans relâche ; je supporte les caprices, les mauvais traitements de mon patron ; je ne raisonne jamais ; je pleure tout bas lorsqu'il me gronde ; est-ce que je ne suis pas le plus malheureux des enfants ?

Non, non, mon enfant ; vous êtes, au contraire, un enfant très-heureux, car votre maître vous apprend la sobriété, l'activité, la patience, et il vous donne un état ; et cet état, c'est votre pain qu'il vous assure, pour tout le temps de votre vie ; cessez donc de vous plaindre. Ne faut-il pas que vous souffriez un peu tandis que vous êtes jeune, afin que vous arriviez à un semblable résultat ? Ah ! lorsque vous grandirez en raison et en âge, lorsque vous serez devenu homme, vous bénirez la main laborieuse qui vous aura appris à manier l'outil du travailleur ; vous prierez pour la mémoire du patron dont la vie honnête et pleine de sagesse vous aura montré l'exemple du travail, de l'ordre, de l'économie, du goût pour la vie de famille.

Rappelez-vous bien que dans quelque classe de la société que Dieu ait placé l'homme, celui qui ne connaît aucun état, qui ne sait pas travailler, est un fléau pour ses semblables. Il ne faut pas que vous oubliiez que l'oisiveté ressemble à la goutte d'eau qui creuse la pierre la plus dure, de même l'oisiveté mine, détruit et anéantit les plus belles, les plus riches natures, et entraîne l'homme à la honte, au désespoir et au déshonneur. Direz-vous que vous êtes bien malheureux ? Direz-vous que votre patron est dur, impitoyable ? Non, car vous seriez ingrat envers le Seigneur, envers votre famille, envers votre patron ! Vous profiterez scrupuleusement de votre temps d'apprentissage, pour que vous connaissiez les secrets de votre état ; vous obéirez sans résistance, afin que vous commandiez plus tard avec sagesse et bonté, et vous deviendrez un jeune homme aimant Dieu d'abord et le travail après.

Questionnaire.

I. Relevez les propositions qui ont un verbe au présent de l'indicatif, depuis *qu'il* . . . *il*, jusqu'à *non, non, mon enfant*.

CORRIGÉ.—Qu'il doit, etc. ;—qu'il vous semble, etc. ;—où vous appartenez, etc. ;—qui vous apprend son état, etc.

II. Mettez au présent de l'indicatif les verbes qui sont à tout autre temps depuis *non, non, mon enfant*, jusqu'à *rappelez-vous bien que dans quelque classe*, et faites dans les propositions les changements nécessaires à cette transposition.

CORRIGÉ.—Vous souffriez un peu ; vous souffrez un peu ;—afin que vous arriviez à un semblable résultat : vous arrivez à un semblable résultat ;—lorsque vous grandirez en raison et en âge : lorsque vous grandissez en raison et en âge, etc.

III. Donnez le temps, le mode, le nombre, la personne, la conjugaison et les temps primitifs des verbes depuis *rappelez-vous, jusqu'à direz-vous que votre patron*.

CORRIGÉ.—Rappelez-vous : *impératif*, 2^e p. pl. de se rappeler, se rappelant, s'étant rappelé, je me rappelle, je me rappelai, 1^{re} conj. ;—ait placé : *subjonctif parfait*, 3^e p. s. de placer, plaçant, ayant placé, je place, je plaçais, 1^{re} conj. ;—connaît : *ind. prés.* 3^e p. s. de connaître, connaissant, ayant connu, je connais, je connus, 1^{re} conj., etc.

IV. Donnez les sujets et les compléments des verbes, depuis *direz-vous, jusqu'à la fin*.

CORRIGÉ.—Direz : *sujet*, vous : *complément*, que votre patron est dur, impitoyable ;—est : *sujet*, votre patron : *complément*, dur, impitoyable, etc.

V. Relevez les noms et les adjectifs et donnez des verbes de la même famille, toutes les fois que cela sera possible.

CORRIGÉ.—*Pénibles* : peiner (1^{re}), punir (2^e) ;—*amis* : aimer (1^{re}) ;—*temps* : temporiser (1^{re}) ;—*corps* : incorporer (1^{re}) ;—*patron* : patronner (1^{re}) ;—*liberté* : libérer (1^{re}) ;—*travail* : travailler